

Architecture et forme urbaine

M. Jean-Louis COHEN, architecte et historien,
professeur en histoire de l'architecture,
titulaire de la chaire Sheldon H. Solow à l'Institute of Fine Arts,
New York University (États-Unis), professeur invité

COURS. ARCHITECTURE ET AMÉRICANISME EN RUSSIE :
ARCHITECTURE, DESIGN, URBANISME ^a

Le propos du cours était une tentative de réécriture de l'histoire de l'architecture de la Russie contemporaine sous l'éclairage de l'américanisme persistant qui en a accompagné les développements. À l'intérieur de cet ample phénomène de transfert culturel caractéristique tant de la modernité que de la modernisation, la relation la plus paradoxale est sans conteste celle qui s'est établie entre la Russie et les États-Unis depuis la fin du XIX^e siècle. Chaque phase historique de l'histoire de la Russie, dès avant la période bolchevique, a en effet été marquée par une configuration spécifique de l'américanisme, compris comme l'ensemble des représentations idéalisées de la politique, des techniques, du développement territorial et urbain, de l'architecture et de la culture visuelle de l'Amérique. L'analyse tendait à une présentation d'ensemble d'un phénomène trop souvent limité au cas – incontestablement monumental – des immeubles en hauteur érigés à Moscou à la fin de la période stalinienne. Une définition large de l'architecture sous-tend un propos qui s'étend aux champs connexes de l'urbanisme, du paysage, du design industriel et graphique, de la photographie et, à l'occasion, du cinéma.

Deux seuils historiques permettent de cadrer diachroniquement l'*amerikanizm*, si l'on utilise le terme russe. Après les premiers écrits d'Alexandre Herzen et de ses contemporains passionnés par la nouvelle république apparue outremer, le premier correspond à la découverte en 1877 de l'Amérique industrielle par le chimiste Dimitri Mendeleïev et l'ingénieur civil Vladimir Choukhov. Le second correspond à la présentation directe par le gouvernement des États-Unis des techniques et de la culture de son pays lors de l'Exposition nationale américaine organisée en 1959 dans le parc de Sokolniki, à Moscou, qui fut le théâtre du célèbre « débat de la cuisine » entre Nikita Khrouchtchev et Richard Nixon.

a. Les cours sont disponibles en audio et en vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/jean-louis-cohen/course-2014-2015.htm> [NdÉ].

Au cours des huit décennies qui séparent ces deux épisodes, l'observation de l'Amérique n'a jamais cessé en Russie. Le développement du capitalisme s'est opéré avec le concours des entreprises des États-Unis. Dès avant 1914, Vladimir Lénine a adhéré aux méthodes de l'organisation scientifique du travail préconisée par Frederick Winslow Taylor, une stratégie qu'il a recommandée pour la création de l'économie planifiée après la révolution d'octobre 1917. De son côté, Léon Trotski a été jusqu'à affirmer en 1924 que « le bolchevisme américanisé triomphera et écrasera l'américanisme impérialiste ».

Dès ce moment, chaque phase de l'histoire soviétique a été accompagnée par une configuration particulière de l'américanisme. Bien que très peu nombreux aient été les intellectuels ou les architectes à visiter en personne les États-Unis, la circulation des informations et des images n'a connu aucune interruption. Tandis que les écrivains célébraient le fordisme, les techniques élaborées à Detroit étaient empruntées sans la permission de leurs inventeurs. Et chaque groupe de l'avant-garde a produit sa propre interprétation du taylorisme.

À la fin des années 1920 et dans les années 1930, dans le cadre des premiers plans quinquennaux, les firmes américaines, architectes inclus, furent invitées à édifier des usines pour toutes les branches de l'industrie, et des *spetzy* – ou spécialistes – furent recrutés outre-Atlantique pour encadrer et former la force de travail et coordonner les grands projets comme le barrage sur le Dniepr. Dans la phase suivante, au cours de laquelle la doctrine du réalisme « socialiste » fut imposée à la littérature, aux arts et à l'architecture, l'*amerikanizm* prit des formes différentes. Des architectes et des ingénieurs furent enfin envoyés à New York pour étudier la construction des gratte-ciel, tandis que les urbanistes étudiaient les systèmes de parcs américains. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le programme de prêt-bail a permis d'acheminer des équipements militaires et de la nourriture en Russie, rehaussant le prestige des techniques américaines, tandis que les modèles suburbains déployés de New York à la Californie étaient considérés pour la reconstruction faisant suite à la guerre.

Dans les premiers temps de la guerre froide, le double langage fut la règle. Si la campagne lancée par Andréï Jdanov contre le « cosmopolitisme » impliquait de rejeter les gratte-ciel capitalistes, des « immeubles en hauteur » inspirés des édifices new-yorkais du début du XX^e siècle furent construits à Moscou. Des modèles américains d'avions et d'automobiles furent copiés. Sous le mandat de Nikita Khrouchtchev, une observation plus sereine de l'Amérique redevint légitime, le Premier Secrétaire ayant imprudemment claironné que l'URSS allait sans tarder « dépasser » les États-Unis. Architectes, journalistes et dirigeants politiques firent à nouveau le voyage, rapportant de nouveaux types de bâtiments et une large gamme d'objets d'usage quotidien, ceux-là mêmes qui étaient au centre de l'exposition de 1959 à Sokolniki.

Ces différents épisodes correspondent à des modes d'observation et de transfert qui constituent l'*amerikanizm* dans sa spécificité et sa diversité. La position la plus fondamentale était sans doute celle qui voulait, aux yeux des dirigeants, des techniciens et de nombre d'intellectuels, que le « nouveau monde » que l'Union soviétique entendait construire ait tout à apprendre ce qui avait historiquement été le *premier* nouveau monde – les États-Unis. L'*amerikanizm* prit de ce fait les formes les plus diverses, se diffusant à la fois dans la culture savante et dans la culture populaire. La popularité du jazz, telle que S. Frederick Starr a su la révéler dans son livre de 1983 *Red and Hot*, en est un des témoignages les plus évidents.

Dans le champ de l'architecture, la conception des usines et bien entendu celle des gratte-ciel ont été au centre de l'attention des Soviétiques. Mais l'idéal de la

ville décentralisée, tel que formulé par Henry Ford, puis figuré dans le projet de Frank Lloyd Wright pour Broadacre City, et enfin mis en œuvre après la guerre avec l'étalement urbain, a aussi laissé une forte empreinte sur la Russie. Autre aspect remarquable, l'observation s'est déplacée de ville en ville, les récits et les comptes rendus se centrant de prime abord sur Chicago et New York, qui cristallisent l'attention russe dans les années 1920 et 1930, puis sur Los Angeles, découvert avant la guerre, mais guère exploré avant les années 1950. Chacune de ces villes a été considérée à son tour et de façon parfois fétichiste comme une synecdoque des États-Unis dans leur ensemble.

La Russie comme « Nouvelle Amérique » avant 1914

Le premier seuil dans la chronique de l'américanisme correspond à la découverte d'une industrie déjà avancée par le chimiste confirmé Dimitri Mendeleïev et le jeune ingénieur de structures Vladimir Choukhov, souvent considéré comme un Gustave Eiffel russe. Ils visitèrent de conserve en 1877 l'Exposition du centenaire à Philadelphie et en revinrent avec des rapports enthousiastes engageant leurs compatriotes à cesser de se centrer sur l'Angleterre, la France ou l'Allemagne pour trouver en Amérique des modèles de développement industriel. Après l'abolition du servage intervenu en 1861, et pendant que les ouvrages techniques, politiques ou éducatifs se multipliaient, comme ceux de Vladimir Korolenko ou d'Ivan Ozerov, la modernisation du pays fit appel à des entreprises comme Singer ou Westinghouse, tandis que le bassin minier du Donbass semblait figurer cette « nouvelle Amérique » à la fois exaltante et inquiétante.

Le contraste ne pouvait être plus radical avec la réaction qui fut celle de Maxime Gorki, dont le récit vengeur de son voyage désastreux de 1905 outre-Atlantique allait pour longtemps former le paradigme du discours anti-américain, double permanent des attitudes célébratives.

Dans le champ plus précis de l'architecture, les revues professionnelles proposent à partir de 1880 une chronique régulière de l'aménagement des villes américaines et les constructions qui s'y rencontraient, à commencer par les premiers gratte-ciel de Chicago et New York.

Le taylorisme et l'américanisme « bolchevisé »

Dès avant les révolutions de 1917, Lénine s'était intéressé à la doctrine de l'organisation scientifique du travail, pour la condamner, puis en faire un des piliers de la nouvelle économie. Il écrivit cette étonnante équation : « le socialisme = le pouvoir des Soviets + l'ordre des chemins de fer prussiens + la technique et l'organisation des trusts américains + l'enseignement public américain ». Les autres dirigeants bolcheviques comme Nikolaï Boukharine et Trotski adhèrent également au taylorisme, leur discours allant du plus lyrique au plus militariste.

Le développement de l'organisation scientifique du travail – en russe la NOT – fut l'œuvre des scientifiques et des ingénieurs, mais aussi celle du poète Alexeï Gastev, fondateur de l'Institut central du travail. Dans la sphère du théâtre, Vsevolod Meyerhold imagina de refonder le jeu des acteurs sur une « biomécanique » inspirée des études de mouvement de Frank Gilbreth, et recruta des artistes comme Lioubov Popova pour concevoir de véritables machines scéniques.

Images et diagrammes constructivistes

Parmi les rares écrivains et artistes à traverser l'Atlantique, le poète Vladimir Maïakovski et le réalisateur Sergueï Eisenstein furent les plus diserts, laissant des écrits marquants et, dans le cas du second, entreprenant des productions à Hollywood. Bien que les communications entre les deux pays interviennent au travers du filtre de l'Allemagne de Weimar, car les relations diplomatiques ne sont pas rétablies avant 1933, les échanges d'images et d'idées sont intenses tout au long des années 1920.

Après avoir étudié les silos à blé américains, à l'exemple de Walter Gropius et de Le Corbusier, les architectes radicaux comme Moïsseï Guinzbourg fondent leurs théories de la composition sur la mimésis de l'industrie taylorisée, avant que le principe du désurbanisme dont ils sont les promoteurs ne dérive de leur lecture instrumentale des ouvrages d'Henry Ford, extrêmement populaires dans la Russie d'alors.

Parallèlement, les rivaux des constructivistes que sont El Lissitzky et Nikolai Ladovski avancent leurs propres vues sur les gratte-ciel et les autres types d'édifices américains, qui façonnent leur enseignement au sein des Vkhoutémas.

Henry Ford et Albert Kahn : transplanter Detroit

À l'intérieur du dispositif de l'*amerikanizm*, les années 1920 voient apparaître un certain *chikagoizm*, expression de la fascination diffuse pour tous les produits techniques et culturels d'une Amérique perçue à distance.

Mais ce que l'on pourrait appeler le *detroitism* n'est pas moins important. Pendant que l'écrivain Sergueï Tretiakov déplore la « pickfordisation » de la culture de masse, soumise à l'empire d'Hollywood, et propose sa prompte « fordisation », les techniques de production des automobiles et des tracteurs de Detroit sont reproduites, et jusqu'aux produits eux-mêmes. La version russe du tracteur Fordson devient le symbole le plus courant de la mécanisation de l'agriculture, faisant figure de star dans les films d'Eisenstein ou d'Alexandre Dovjenko.

Après le lancement du premier plan quinquennal en 1928, stratégie dans laquelle les méthodes de gestion des entreprises américaines jouent un rôle décisif, l'URSS s'engage dans le transfert direct de l'architecture industrielle de Detroit, où l'agence d'Albert Kahn conçoit des centaines d'usines. Couvrant le pays de Moscou à la Sibérie, elles formeront l'ossature productive du pays, tandis que, pour des décennies, les méthodes de projet de ces édifices suivront les standards de Kahn.

La ville stalinienne et ses modèles américains

L'*amerikanizm* prend un nouveau visage dans les années 1920. Bien qu'une critique plus violente du capitalisme se nourrisse des descriptions apocalyptiques de la misère résultant de la crise de 1929, le transfert des modèles se poursuit dans l'architecture, l'urbanisme, et jusque dans l'industrie alimentaire et la culture de masse.

L'architecte du palais des Soviets, Boris Iofan, ira chercher aux États-Unis des solutions techniques pour son irréalisable projet, tandis que des professionnels établis à New York, comme Viatcheslav Oltarjevski, rapportent régulièrement des informations sur les nouveautés techniques.

Dans le même temps, une nouvelle image de l'Amérique réelle transparait dans les récits des écrivains Ilia Ilf et Evgueni Petrov, qui traversent le continent en automobile, tandis que Grigori Alexandrov, compagnon de voyage d'Eisenstein, réalise des comédies musicales inspirées de celles de Broadway.

Entre 1945 et la mort de Staline en 1954, les emprunts hypocrites deviennent la règle. La campagne antisémite contre les « cosmopolites » conduit au rejet manifeste des gratte-ciel, doublé cependant de leur copie latente, grâce à l'expérience d'architectes comme Oltarjevski, rapidement revenu du Goulag pour devenir le principal conseiller de leurs concepteurs. Dans la sphère de la construction, les normes américaines servent de base à la standardisation des programmes de logements et d'édifices publics.

Américanisme et consommation : les années Khrouchtchev

Après l'importation massive d'équipements américains provoquée par les accords de prêt-bail entre 1942 et 1945, les Soviétiques reproduisent les avions comme le Boeing B-29, devenu le Tupolev Tu-4, tandis que les automobiles comme la Pobiéda ou la Volga sont des répliques de celles de Detroit. Au début des années 1970, le designer Raymond Loewy sera invité très officiellement à concevoir la nouvelle Moskvitch.

Entretemps, l'observation avouée de l'Amérique aura repris dans la Russie de Khrouchtchev. Architectes et journalistes participent à des voyages d'étude très approfondis et en rapportent des ouvrages largement diffusés.

Tel un supplice de Tantale infligé au public soviétique frustré de consommation, l'Exposition nationale américaine de 1959 permet la présentation de techniques et surtout des biens de consommation américains. Khrouchtchev et Nixon y discutent les bienfaits comparés des deux systèmes, avant qu'une série d'expositions thématiques et de publications ne diffuse l'image des œuvres de Mies van der Rohe, Richard Neutra ou Eero Saarinen, dont les formes sont recyclées sans délai par les professionnels russes.

Dans les dernières décennies, les programmes de centres commerciaux, d'immeubles de bureaux et de certains édifices publics attirent aussi leur attention, avant que le centrage sur les archétypes modernes ne soit remplacé par une curiosité intense pour la génération de Louis I. Kahn et pour la démarche ironique de Robert Venturi, qui trouvera un écho particulier dans ces aires de liberté relative que seront jusqu'à l'effondrement de l'URSS les pays baltes.

COLLOQUE : L'ARCHITECTURE ENTRE PRATIQUE ET CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE^b

Le colloque a été organisé au Collège de France le 16 janvier 2015, avec le partenariat scientifique du Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère de la Direction de l'architecture du ministère de la Culture et de la Communication. Ce colloque a considéré la recherche architecturale comme un

b. Le colloque est disponible en vidéo sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/jean-louis-cohen/symposium-2014-2015.htm> [NdÉ].

champ de travail scientifique autonome, dans lequel de nombreuses disciplines opèrent autour d'un objet commun.

L'essor de cette recherche a été parallèle à celui de l'architecture renouvelée apparue au début des années 1960, en réaction à la fossilisation des démarches modernes, dont l'utilisation au service de la politique du logement de masse et de la spéculation avait alors souligné l'obsolescence.

C'est à partir du milieu de cette décennie, après que le ministère des Affaires culturelles eut créé en son sein un Bureau de la création architecturale, que de nouveaux cadres d'action publique apparurent, dans lesquels des programmes spécifiques de recherche furent institués dès 1971.

Le colloque a permis d'examiner les voies selon lesquelles les recherches furent formulées initialement et comment elles se sont consolidées par la suite selon des modalités originales. Par leur diversité, les interventions ont montré l'ampleur d'un champ dans lequel les questionnements sur les enjeux liés à l'environnement ou à la conception des villes et des habitations sont aussi présents que ceux, plus internes en quelque sorte, portant sur les méthodes de projet des architectes ou sur l'histoire de la discipline. À côté des travaux se développant dans le cadre institutionnel des équipes intégrées aux écoles d'architecture ou aux universités, la contribution à la recherche des professionnels a été aussi mesurée à partir de cas concrets.

Dues à des chercheurs et des praticiens aux origines disciplinaires et géographiques très diverses, les interventions se sont inscrites dans un large spectre thématique et problématique. Retraçant les origines de la recherche architecturale en France, l'architecte et sociologue Eric Lengereau, directeur de l'École supérieure d'art et médias de Caen/Cherbourg a repris les hypothèses qui ont conduit au milieu des années 1960 à identifier la nécessité d'une politique de recherche en matière d'architecture, dont les grandes lignes furent tracées par André Lichnerowicz, professeur au Collège de France. Son rapport donna en 1970 le coup d'envoi à une politique ministérielle tournée vers la recherche fondamentale tandis qu'une autre, dans un ministère concurrent, s'impliquait alors dans une recherche plus appliquée, sur les chemins sinueux de l'expérimentation.

Abordant les enjeux climato-énergétiques et environnementaux de la conception architecturale, Jean-Pierre Péneau, architecte, docteur en histoire des sciences et des techniques et fondateur du CERMA, équipe pionnière de la recherche architecturale, a présenté un domaine présent dès le début de ses travaux, faisant écho aux prises de conscience précoces de la fragilité des milieux de vie et de l'épuisement des ressources naturelles. La permanence de la thématique comme les inflexions de ses contenus ont été soulignées, d'autant qu'elle vient s'intensifier dans le puissant courant des mutations et des transitions du moment. À la croisée du sociétal, du technologique et du sensible, elle appelle la mise au jour d'instruments et de modalités projectuelles d'un type nouveau, comme l'ont montré quelques exemples de recherche entreprises dans ce domaine.

S'interrogeant sur l'épistémologie de l'architecture, Panos Mantziaras, architecte et chef du Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère au ministère de la Culture et de la Communication, a rappelé que l'intégration des écoles d'architecture au sein des communautés d'universités et d'établissements en France était toute récente. Si cette présence traduit le poids que l'architecture peut avoir dans l'évolution du paysage de l'enseignement supérieur, elle n'en soulève pas moins à ses yeux toute une série de questions concernant son positionnement dans l'univers des sciences et des arts. L'architecture est-elle une discipline ? Quelle est

son articulation avec les sciences humaines et les sciences exactes ? Quel rôle jouent les savoirs et savoir-faire architecturaux au sein d'un univers disciplinaire évoluant rapidement dans un monde qui change ?

Dans un deuxième temps, les contributions ont parcouru plusieurs territoires de recherche distincts. Benoît Jacquet, architecte et chef du centre de Kyoto de l'École française d'Extrême-Orient a présenté les problématiques de la recherche sur l'architecture au Japon. Il a souligné que la recherche en architecture est menée depuis la fin du XIX^e siècle au sein des facultés d'ingénierie japonaises, où sont formés des ingénieurs et des architectes dans les différents domaines de la construction et de la culture architecturale. L'intervention a porté principalement sur l'apport des sciences humaines et sociales – notamment l'histoire, l'anthropologie, la philosophie – à la recherche en architecture. Selon une perspective historique orientée vers les enjeux contemporains tels que la conservation du patrimoine, l'évolution du modèle urbain ou la construction durable, plusieurs exemples de recherches ont été présentés, du premier doctorat en architecture soutenu en 1898 et des premières études urbaines entreprises dès 1960 à la situation présente.

Architecte et urbaniste, professeure à l'Institut universitaire d'architecture de Venise et à l'École polytechnique fédérale de Lausanne, Paola Viganò s'est interrogée sur le rôle du projet urbain comme producteur de connaissance. Afin de comprendre le travail spécifique de l'architecte, elle a suggéré une réflexion sur le statut épistémologique du projet, permettant d'engager en quelque sorte un corps-à-corps avec les opérations, les concepts et les représentations utilisés au cours des différentes étapes de la démarche de conception. Les questions abordées se situent entre l'archive – au sens que Michel Foucault donnait à cette notion –, saisie dans sa formation, la *design research* et l'espace, véritable matière implicite du projet sur la ville.

Comme l'a souligné Monique Eleb, psychologue et sociologue, créatrice du laboratoire de recherche Architecture, culture et société, XIX^e-XX^e siècles, passant en revue les recherches sur l'habitat et les modes de vie, les chercheurs en sciences humaines des écoles d'architecture, souvent associés à des architectes, se sont efforcés depuis la naissance des programmes du Corsa d'éclairer les relations entre les habitants et leur lieu de vie. Les documents graphiques, les mots, les images, leur permettent d'étudier les effets des dispositifs spatiaux du passé et du présent. Ils analysent aussi la façon dont ces espaces, privés ou partagés, sont conçus et réalisés par les architectes et dont les habitants les reçoivent et se les approprient.

Dans un troisième temps, le colloque a passé en revue les divers mondes de la recherche. J'ai moi-même parcouru les horizons nouveaux de l'histoire de l'architecture. Comme je l'ai rappelé, le champ de l'histoire de l'architecture a été fondamentalement transformé depuis 1980 dans ses objets comme dans ses méthodes. Aux travaux convenus – biographiques ou monographiques – se sont ajoutés des investigations portant sur la commande, l'usage, la représentation et la communication de l'architecture, tandis que les enjeux nationaux ont été repensés, qu'il s'agisse des situations coloniales ou des relations transnationales. En termes de méthode, si les problématiques de l'histoire sociale et de l'histoire intellectuelle ont été mises en œuvre, la théorie littéraire semble offrir de nouvelles ressources pour l'interprétation des œuvres et de leur genèse. Ces translations méthodologiques conduisent à se poser en termes nouveaux la question récurrente de l'autonomie de la recherche historique sur l'architecture, alors que les approches numériques promettent de nouvelles méthodes d'analyse des projets et des édifices.

Architecte et professeur à l'université de Montréal, Jean-Pierre Chupin a présenté un « compas théorique » afin de permettre le repérage dans l'« océan » de la recherche doctorale. La réflexion proposée sur les définitions de la thèse de doctorat en architecture se présente en effet, selon lui, sous la forme d'un compas permettant de s'orienter dans l'univers en expansion des productions de connaissance en architecture, en opérant un croisement de deux axes : celui des tensions épistémologiques, qui distingue les visées rétrospectives des recherches de nature historique et les visées prospectives propres à la fois aux sciences humaines et aux sciences de l'ingénieur concernées par les objets architecturaux. L'axe des tensions entre projet disciplinaire et projet professionnel distingue et reconnaît par ailleurs deux approches de la théorie : la nature rétroactive des projets réflexifs et la nature proactive des projets prescriptifs.

Architecte, professeur associé à l'École polytechnique fédérale de Lausanne et professeur ordinaire à l'Accademia di architettura della Svizzera italiana, Franz Graf a passé en revue les modalités de la recherche indispensable à la restauration de l'architecture du XX^e siècle. La restauration et son projet se nourrissent en effet de l'histoire de l'architecture, qui produit la connaissance indispensable de l'objet esthétique. De son côté, l'histoire matérielle du bâti stimule les attitudes et méthodes d'intervention sur l'objet construit, avec sa complexité matérielle et les stratifications accumulées au cours de son existence. En retour, le projet de restauration et son chantier ouvrent un champ de recherche – tant théorique que technique – tout aussi significatif. Ce savoir en action informe les notions clés de la restauration, telle celle d'« authenticité », et précise les stratégies opératoires les plus pertinentes.

Dans un dernier temps, les rapports entre la pratique et la recherche ont été abordés sous un angle universitaire, puis sous celui de la pratique. Le thème de la recherche *par* le projet a été abordé par Antoine Picon, architecte et ingénieur, directeur de recherches à l'École nationale des ponts et chaussées et professeur à l'université de Harvard. Ce thème est largement discuté, bien au-delà du monde de l'architecture et de l'urbanisme. Simultanément, le terme de *design*, qui renvoie en anglais à la pratique du projet sous toutes ses formes, s'est généralisé, puisqu'on trouve désormais des *design schools* dans les programmes de management ou les écoles d'ingénieur, de l'université de Stanford à celle de Paris-Est. Quelque chose semble se jouer au travers de cette référence insistante au projet comme outil de recherche à part entière, un outil qui permettrait d'accumuler un savoir transmissible et cumulatif, ainsi que l'exigent les critères de définition de la connaissance scientifique. Dans le cas de l'architecture, les interrogations relatives à la recherche par le projet rejoignent aussi celles qui ont trait à la thèse de doctorat. À quelles conditions le projet peut-il donc permettre de recueillir un savoir susceptible d'être accumulé et transmis, notamment au travers des doctorats ? L'intervention a tenté de répondre à cette question en s'interrogeant sur la définition de ce savoir.

C'est à partir de ses projets dessinés ou réalisés que Christian Kerez, architecte et professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich, s'est interrogé sur l'invention structurale et sa contribution à la recherche. Si, comme il l'a affirmé, il est largement admis que les travaux qui prennent pour objet l'architecture en tant que discipline, que ce soit l'histoire de l'art, l'histoire des techniques, les statistiques ou même la photographie ont une dimension scientifique, l'hypothèse selon laquelle le processus de projet interne à la discipline conduit aussi à des découvertes et à la formation de la connaissance reste contestée. Dans son intervention, le travail de conception a été présenté comme une démarche expérimentale, le projet étant moins

pensé comme une contribution à la transformation ou à l'embellissement du monde que comme une tentative pour permettre une nouvelle expérience dans l'architecture elle-même. Par contraste avec les dispositifs expérimentaux élaborés dans le champ scientifique, cette expérience ne peut être dissociée de la perception vécue de l'espace architecture, comme l'ont montré des exemples tels que le nouveau Competence Center conçu pour Holcim à Holderbank.

En conclusion du colloque, Agnès Vince, directrice, adjointe au directeur général des patrimoines, chargée de l'architecture, a présenté les grandes lignes de ses réflexions sur la politique de recherche, ses conditions et ses moyens.

PUBLICATIONS

COHEN J.-L., *France*, Londres, Reaktion, 2015.

COHEN J.-L., *La Coupure entre architectes et intellectuels, ou les enseignements de l'Italophilie*, Bruxelles, Mardaga, 2015 (édition revue et augmentée de l'ouvrage de 1984).

COHEN J.-L., *Le Corbusier : la planète comme chantier*, Paris, Textuel, 2015 (édition revue et augmentée de l'ouvrage de 2005).

COHEN J.-L., *L'Architecture au XX^e siècle en France ; modernité et continuité*, Paris, Hazan, 2014.

COHEN J.-L., CABOT R. et GIRE J., *Joseph Gire. A construção do Rio de Janeiro moderno*, Rio de Janeiro, Villegagnon, Casa da Palavra, 2014.

ACTIVITÉS

Commissariats d'expositions

Le Corbusier, an Atlas of Modern Landscapes, Caixaforum Madrid, du 11 juin au 12 octobre 2014.

Architecture en uniforme, projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale, Cité de l'architecture et du patrimoine, du 16 avril au 8 septembre 2014 ; MAXXI, Rome, du 19 décembre 2014 au 3 mai 2015.

Pavillon de la France à la 14^e Biennale d'architecture de Venise, du 7 juin au 23 octobre 2014, mention spéciale du jury.

Organisation de colloques ou de symposia

Organisation du colloque « L'architecture entre pratique et connaissance scientifique », Collège de France, 16 janvier 2015 (intervention : « Les horizons nouveaux de l'histoire de l'architecture »).

Session « Americanism as urban generator in Inter- and Postwar Europe », Seven Biennial Conference de l'Urban History Association, Philadelphie, 11 octobre 2014.

